

LUIS SEPÚLVEDA

« Le travail de l'écrivain est d'être le porte-voix émotionnel de son époque »

Né au Chili en 1949, Luis Sepúlveda est une figure majeure de la littérature latino-américaine. Engagé aux côtés de Salvador Allende, il a connu les geôles après le coup d'Etat de Pinochet, en 1973, et il dut sa libération à Amnesty international, une association – comme Greenpeace – auprès de laquelle il s'engagea par la suite. Témoin privilégié de l'histoire du XX^e siècle, son œuvre est profondément marquée par l'engagement politique et écologique. Entretien autour du devoir de mémoire et de son dernier roman : « *L'ombre de ce que nous avons été* ».

PROPOS RECUEILLIS PAR CAROLINE DOREMUS-MÈGE | OXFAM FRANCE

Dans « *L'ombre de ce que nous avons été* », la question de la mémoire est clairement posée. Vous sentez-vous un devoir vis-à-vis du Chili ?

Luis Sepúlveda : Toutes mes actions sont imprégnées de ce grand exercice de mémoire parce que je me considère chanceux d'avoir vécu à une époque décisive de l'histoire du Chili. J'essaie de maintenir vivante cette mémoire – qui bien sûr est une mémoire très critique – pour rendre les émotions qui ont motivé les gens de ma génération et pour faire en sorte que cette page

Votre roman traduit-il plutôt un sentiment de nostalgie ou de sérénité avec le passé ?

L.S. : L'idée première était d'écrire une histoire qui se passe véritablement au Chili, contrairement au reste de mes livres dont l'action se déroule ailleurs. C'était donc une espèce de retour nécessaire. Et je voulais revenir par le biais de ma génération, de personnages qui ont vécu des expériences similaires à la mienne. Le propos du roman était de sauvegarder quelque chose qui me paraît très important pour ma génération :

« Etre chilien n'est pas une nationalité, c'est une maladie ! Une maladie incurable ! »

importante de l'histoire de mon pays ne tombe pas dans l'oubli. J'ai toujours considéré que le travail de l'écrivain était d'être le grand porte-voix émotionnel de son époque.

Le personnage d'Adelita, la jeune policière, est née en 1973. Elle n'a donc pas « les mains sales » et représente la génération d'après le coup d'Etat. Comment les jeunes chiliens écoutent-ils ce que vous avez à dire ?

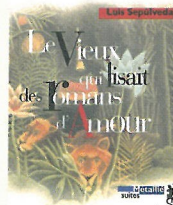
L.S. : J'ai l'impression que la jeunesse, dans sa majorité, est très attentive à ce qui se passe. Elle a comme une faim de bien connaître son passé, et ceci pour une seule raison, la meilleure de toutes : ne pas commettre de nouveaux les mêmes erreurs. Je regarde donc les jeunes chiliens avec beaucoup d'intérêt, car ils s'ouvrent ainsi un chemin qui leur est propre, différent du mien bien sûr mais peut-être meilleur.

le fait que nous avons eu à assumer une responsabilité historique très grande, tout en sachant que le prix que nous pouvions avoir à payer était très élevé. C'est la conscience de chacun d'entre nous de cette responsabilité qui a rendu possible tout ce que nous avons fait durant les mille jours du gouvernement Allende et qui nous a aidés ensuite à supporter les années plus dures, les années de prison, la mort de tant de compagnons, la disparition de certains, l'exil qui pour beaucoup fut extrêmement douloureux. Etre chilien n'est pas une nationalité, c'est une maladie ! Une maladie incurable ! Ce qui nous a vraiment maintenu vivants, c'est aussi un grand sens de l'humour. Je n'ai aucune idée d'où il vient mais je pense qu'il est lié à un pays qui a vécu de nombreuses situations d'urgence.

A LIRE

En France, les romans de Luis Sepúlveda sont publiés par les Editions Métailié. Nous vous recommandons :

Le Vieux qui lisait des romans d'amour (1992)



Le monde du bout du monde (1993)



Le neveu d'Amérique (1996)

Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre (1997)

La Folie de Pinochet (2003)

C'est aussi un hommage à des gens simples...

L.S. : Tout à fait. Aucun des personnages n'est un dirigeant de premier plan mais tous ont participé d'une manière ou d'une autre à cette page d'histoire. Ils ont soixante ans, la vie les a traités très durement mais ils conservent ce que j'admire le plus chez les Chiliens de ma génération : le désir de continuer, en dépit des difficultés, et de maintenir cette vision sagement ironique de la société. Et un espoir très fort bien sûr... Par contre, il n'y a aucun message. Je déteste profondément la fameuse littérature à messages. Je crois en la liberté du lecteur qui doit tirer lui-même ses conclusions. Si elles coïncident avec celles de l'écrivain, tant mieux, sinon ça ne fait que rendre le débat plus intéressant.

Vous écrivez que « Sans les prévenir [les exilés], on avait changé le pays ». Comment voyez-vous le Chili d'aujourd'hui ?

L.S. : Le pays que nous avons laissé dernière nous, quand nous sommes partis en exil, n'existe plus. Il faut se rappeler que le coup d'Etat militaire de 1973 ne s'est pas produit simplement pour imposer une dictature. En Argentine, par exemple, les militaires constituaient un parti politique, celui de la grande oligarchie. Quand ils faisaient un coup d'Etat, c'était donc pour imposer, politiquement, économiquement et socialement, le point de vue de cette oligarchie. Ce n'était pas le cas au Chili, où les militaires étaient de pauvres imbéciles. Ce sont les Etats-Unis qui ont tout orchestré pour imposer un



modèle qu'ils n'osaient expérimenter dans leur propre pays: l'économie néo-libérale de marché. Le coup d'Etat a eu lieu le 11 septembre 1973 et dès les premiers jours de décembre, Milton Friedman et les intellectuels de l'Ecole de Chicago¹ sont venus au Chili pour expérimenter leur «révolution économique». Et de fait le pays a changé. Nous avions une bourgeoisie éclairée, très imprégnée de la Révolution Française

«Le retour est presque comme un second exil»

(aucun pays d'Amérique latine n'a eu ce luxe). Nous avions un tissu industriel très solide. Nous étions le premier pays exportateur de cuivre manufacturé, la troisième puissance mondiale pour l'exportation de textile et nous avions un taux de chômage très bas. Nous étions au sens propre du terme un pays en voie de développement. En moins de dix ans, la dictature et son nouveau modèle économique ont conduit à un pays qui ne produit plus rien et qui importe tout. C'est pour cette raison que le Chili était, pour ceux qui revenaient, comme c'est le cas de mes personnages, étrange, différent. Le retour est presque comme un second exil. Nous étions partis d'un pays audacieux, courageux. Nous revenions dans un pays terrifié, excessivement prudent, quasiment lâche, où la grande culture de la solidarité liée à la force du mouvement syndical avait disparu.

Comment avez-vous vécu votre propre retour ?

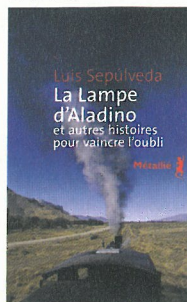
L.S. : Je suis revenu petit à petit, régulièrement. Et je n'ai jamais voulu être un dirigeant de premier plan car il était clair, pour moi, que mon tour était passé. Je fais partie des gens très marqués par la défaite... mais il fallait collaborer avec ceux qui arrivaient, le sang nouveau, les forces nouvelles. Mon investissement est donc de cet

ordre: collaborer avec les personnes plus jeunes qui assument des responsabilités très importantes, en essayant de leur apporter un soutien théorique et historique, indispensable pour qu'ils sachent sur quel terrain ils agissent.

Comment expliquez-vous le retour de la droite au pouvoir lors des dernières élections ?

L.S. : Michelle Bachelet a mené une action gouvernementale très bonne, avec toutes les contraintes qu'elle avait, des contraintes héritées d'une constitution laissée par la dictature. Elle a essayé de faire bouger les choses et elle a réussi à faire en sorte que l'Etat retrouve une fonction, même minime, dans l'éducation et la santé publique. Elle a quitté le gouvernement avec 84 % de popularité mais elle n'a pas pu être de nouveau candidate à la présidence car la Constitution l'en

La lampe d'Aladino et autres histoires pour vaincre l'oubli (2008)



L'ombre de ce que nous avons été (2010)



Luis Sepúlveda
L'ombre de ce que nous avons été
Métailié

1. Nom donné à un groupe informel d'économistes libéraux dont les théories sont également à l'origine des politiques économiques de la Banque mondiale du milieu des années 1980 au milieu des années 1990.

2. La coalition de partis de gauche soutenue par Michelle Bachelet

empêchait. Frei, le candidat des partis de la Concertation², est un type anodin, sans personnalité propre, un homme dont les Chiliens disent qu'il n'a même jamais réussi à émouvoir sa mère! Il avait déjà été président et s'en était très mal sorti! De là est venu le rejet. Il n'a pas atteint les 30 % des voix au premier tour. D'autant que, pour la première fois, la coalition gouvernante était divisée et a présenté un second candidat qui a réuni 7 % des voix, ce qui est un score très honorable. Bien sûr, si on additionne toutes les voix, d'un point de vue mathématique, la gauche a gagné. Mais du point de vue de la réalité politique, le candidat de droite a gagné avec une marge minime. Enfin, une grande partie de la société chilienne ne veut tout simplement plus participer à ce jeu politique. Sur une population de presque 15 millions d'habitants, plus de 3 millions de personnes ne votent pas. Vous savez comment les Chiliens définissent aujourd'hui le Chili? Un pays très beau dont s'occupent ses maîtres.

Quelles sont, selon vous, aujourd'hui, les luttes à mener ?

L.S. : Je crois qu'aujourd'hui, dans le monde, il faut redonner un sens profond à la participation démocratique, qui ne doit pas simplement se limiter à aller voter une fois tous les quatre ans. Il faut de nouveau considérer le citoyen comme étant celui qui décide. Si la Gauche a commis une erreur dans les années 60-70, ce fut d'essayer d'offrir un grand « livre de recettes » qui expliquait ce dont il fallait se préoccuper. Or, une grande part de ce qui préoccupait la « nomenklatura pensante » n'intéressait pas la majorité des citoyens voire allait à l'encontre de leurs intérêts. Il est fondamental de revivifier cette participation citoyenne et démocratique, y compris pour sauver ce que nous connaissons comme étant la démocratie. Car on court toujours le risque de la perdre. Par exemple, lors des dernières élections en Italie, tout le monde pensait que Berlusconi allait se prendre un grand coup. Il ne l'a pas reçu et il en sort même renforcé. Cela signifie quelque chose. En Italie, la démocratie est en péril.

